

QU'EST-CE QUE LA CRITIQUE? PRÉLIMINAIRES À UNE APPROCHE PSYCHANALYTIQUE DES OBJETS CULTURELS

Delia ȘEPETEAN VASILIU*

„Nous ne faisons que nous entregloser". Si Montaigne pouvait bien le penser et l'écrire il y a des siècles c'est qu'il s'agit là d'une sorte de virus coriace qui ne semble pas prêt à nous quitter. Trois cents ans après, en guise de preuve que rien n'a changé depuis, lui font écho les paroles de Paul Ricoeur : "là où un homme rêve, prophétise ou poétise, un autre se lève pour interpréter"[9:27]. C'est d'ailleurs Mercure, dieu des voleurs et des voyageurs, qui est le patron de celui qui, "faisant son bien du bien d'autrui" - *coupable*, donc -, incarne le savoir tous azimuts et se charge - *intermédiaire*, en fait - de le dispenser à quiconque en veut.

Lecture, commentaire, analyse, interprétation, voire herméneutique, c'est sous le nom de CRITIQUE que l'on approche le plus souvent cette activité tenue de nous parler de la littérature et d'en écrire. Si l'on s'en tenait à la définition étymologique donnée en 1580 par l'humaniste français Scaliger, il faudrait parler, comme nous le rappelle Étiemble, d'un "art de juger les oeuvres de l'esprit", donc d'un "jugement" porté sur elles pour discerner "leurs mérites et leurs défauts"[6:898]. Or, même si aujourd'hui tout le monde est déjà loin de poser le problème en ces termes, une chose est sûre : les esquisses de réponse que chaque époque, culture, mode, école, voire personnalité critique nous offre - par des prises de position nettes, ou bien à travers le travail critique même, allant du sage commentaire appliqué à une généreuse forme de discours sur la littérature - ne font après tout que nous parler d'un même *déficit de légitimité* dont l'activité en question semble depuis toujours et à jamais marquée.

Qui parle, de quoi, à qui ou à quelle fin ? - ce ne sont là qu'une infime partie des questions qu'on n'en finit pas de se poser depuis que la réflexion métacritique existe, pour essayer de baliser, ne fût-ce que dans les grandes lignes, le territoire encore assez flou et controversé des deux champs du littéraire dont Michel Charles peut

affirmer sentencieusement, tout à fait dans le goût du temps : "Vanité de la critique. Vanité plus grande, en conséquence, de la critique de la critique" [2:27].

Pour approcher la question de la légitimité et de la "vanité" sous-jacentes à l'activité critique et tenter de trouver nos éléments de réponse à la question posée pour commencer, ouvrons le très bien fourni dossier de la Critique là où il y va au moins d'un consensus fondateur à partir de son objet et des territoires contigus. "Genre" du littéraire, parce que c'est là qu'elle trouve son texte-prétexte, la lecture professionnelle dont il s'agit, ballottée comme elle est entre des domaines voisins tels la Poétique ou la Théorie littéraire, cherche en fait, avant tout et par delà les visages changeants qu'elle prend, à trouver son *fundamentum in re*. Quitte à se faire en passant, comme l'a voulu la seconde moitié du XXe siècle, *Critique de la critique*, *Métacritique*, bref, *discours sur elle-même*. "Toute critique - écrit en ce sens celui qui a sans doute le plus longuement réfléchi dans l'après-guerre français sur son destin, et nous pensons à Roland Barthes - doit inclure dans son discours [...] un discours implicite sur elle-même; toute critique est critique de l'oeuvre et critique de soi-même". Ou, "pour reprendre un jeu de mots de Claudel, ajoute-t-il, elle est *connaissance* de l'autre et *co-naissance* de soi-même au monde" [1:254]. Voilà bien une manière, assez tardive il est vrai, de se légitimer en légitimant. Ou l'inverse. Ce qui n'est, comme on essaiera de le faire voir, ni indifférent, ni innocent. Pour ce qui est du peu de consensus, rappelons ce qu'en pense à peu près à la même époque le critique roumain N. Manolescu : "Je disais que l'oeuvre littéraire n'existe pas <objectivement>, que son existence doit être prouvée : le sens de la critique est de prouver cette existence par la convocation de tous les éléments qui la rendent possible" [7:187]. Autrement dit, toutes les réflexions en la matière s'accordent aujourd'hui pour dire qu'il n'y a **pas de littérature sans lecture**. C'est, à notre sens, là que le

* *Maître de conférences, Département des langues romanes, A.S.E. Bucarest*

vrai débat sur la Critique commence. Voilà pourquoi, dans ce qui suit, nous nous proposons de cibler en premier le rapport du lire-écrire professionnel à son objet, par delà le foisonnant dossier métacritique de l'après-guerre français.

En effet, à y regarder de plus près, où que l'on se place - du côté de l'auteur, de l'oeuvre elle-même, ou bien du côté du lecteur - les mêmes thèmes déferlent, quelque différents que soient les modes de questionnement. On y glose interminablement sur l'objectivité ou la subjectivité de la Critique, sur la constitution problématique du sens qui déborde le texte à lire et n'est de toute façon jamais complètement appréhendable, sur l'emprise que peut en avoir la lecture, sur le travail - ou trajet - critique idéal, sur la codification des outils dont on dispose ou que l'on se construit, sur la présence-absence de modèles et méthodes, sur la parole qui s'y exprime, sur la part de science et d'art, sur les plus ou moins (in)évitables rapports entretenus durant la lecture avec le monde culturel où l'on est immergé, sur les partis pris théoriques, assumés ou non comme tels, sur la part de spéculation et d'empirie, sur la visée, sur la vérité... On pourrait donc reprendre ici les innombrables taxinomies qui en résultent et nous permettent de choisir entre critique "externe" et "interne", universitaire et idéologique, "myope" et "presbyte", critique d'explication et d'interprétation, dogmatique, normative, créatrice, une critique fondée explicitement sur un savoir ou bien simple "impression de lecture", comme l'a voulu Gracq, la critique des "grands lecteurs", ceux que plus tard Tz.Todorov appellera, en les distinguant, écrivains-critiques et critiques-écrivains.

De toute cette immense problématique il ne s'agira pas ici. Son énumération ne vise pas non plus à donner raison à l'assertion sceptique de Montaigne mise en exergue, ou, pire encore, aux vrais pessimistes en la matière qui déplorent dans les années 70 que l'on écrit sur la lecture au moins autant que l'on lit. Ce serait démontrer l'évidence. Or, pour nous, qui nous proposons de regarder la démarche critique dans sa condition culturelle de genre du littéraire, le problème est et, à la fois, n'est pas là. Parce que, *par delà*, ou *derrière*, ou bien *dans* - voilà comment nous entendons nous aussi mettre à profit tout cet arsenal de prépositions mis couramment en route à des fins partisans - cette incroyable agglomération de choix qui s'offrent au lecteur, lecteur de littérature mais aussi de *discours sur* la littérature, il y va d'un aspect autrement fondamental à même d'englober tous les autres, à savoir **la possibilité et la liberté même de connaître** qu'aurait, tous critères confondus, la Critique.

À notre sens, non seulement la réflexion métacritique dont on vient de parler, mais aussi les discours critiques eux-mêmes - dans la concurrence après tout légitime qu'ils se font l'un à l'autre - attestent et incarnent avant tout le *difficile "être-ensemble" du discours critique avec son objet, le discours littéraire*.

C'est cette rencontre même qui fait problème, non pas forcément dans le sens d'une antériorité chronologique, mais plutôt d'une priorité, pour ainsi dire, comme inscrite dans tout projet critique. Autant dire que c'est comme si, avant de faire ses autres choix, la Critique fait déjà état de son choix constitutif, celui de se placer *devant* la Littérature, d'être avant tout un *discours sur*.

Face au livre - son "monde", à l'instar de la littérature, la Critique se voit donc confrontée avec le problème de *sa liberté*. Tout porte à croire que, préoccupée comme elle est par les options particulières dont elle se targue, elle finit par ignorer le choix qu'elle a déjà été tenue de faire en tant que "genre". Faute d'en avoir pris conscience au préalable, ou d'avoir accepté - question de nuance, lourde de sens - sa liberté telle qu'elle est, la Critique a l'air de mettre en scène à chaque fois le même scénario de choix, devenus de ce fait subsidiaires: quelle méthodologie? quelle interprétation? quel sens? quel discours? quelle vérité? bref, quelle lecture? Or, il n'est pas difficile de constater que tous ces choix sont en fait régis par un choix autrement capital, un choix qui serait comme inscrit dans son "être" et, par là, "responsable" de toutes les variations que le genre endosse à travers les réponses concrètes, toujours autres, données aux questions de parcours. C'est là au moins une hypothèse qui cible en fin de compte **une certaine vérité autre** de la Critique.

Faisons les premiers pas en ce sens et ouvrons ledit dossier métacritique, presque au gré du hasard, pour nous pencher sur l'une de ses pièces maîtresses. La question de *la méthode*, par exemple. Comment lire, comment approcher le texte littéraire se ramènent finalement au rapport que le discours critique entretient avec, appelons-les génériquement, *les modèles théoriques* qui s'entremettent pour permettre cette approche. Parce que, on le sait déjà depuis quelques décennies, "il n'y a pas de lecture directe, il n'y a pas de lecture innocente, il n'y a pas de lecture spontanée" [8:57]. On lit toujours à partir de quelque chose, qu'on le fasse à son insu, tel le lecteur "naïf", ou bien méthodiquement, à l'instar du lecteur avisé. Pour ce dernier notamment, la Critique serait "une permanente lecture impliquant toutes nos lectures antérieures, nos réflexions, nos confrontations, nos généralisations, l'idée que nous nous sommes faite de la littérature - notre personnalité toute entière" [7:186]. Ce qui plus est, le professionnel de la lecture doit non seulement accepter que, de ce point de vue, sa lecture n'est jamais

"vierge", mais aussi que c'est toujours à lui d'endosser ou non, à des degrés divers, "la terreur théorique", voire "intellectuelle" qui sévit par moments, tel l'après-guerre français des analystes du texte où nous cherchons en principal les repères de notre débat. Mais c'est chez Livius Ciocârliu qui développe cette idée et déplore la *liberté limitée* qu'aurait la Critique littéraire aux prises avec un assaut théorique sans précédent que nous empruntons le commentaire le plus direct en ce sens: "[...] ce n'est pas la théorie qui est engendrée par une réflexion sur la lecture, mais l'inverse : la lecture est orientée - lisons, gênée - par la théorie. En d'autres mots, la lecture - et je pense notamment à la lecture critique - sera prédéterminée par la théorie, une façon de dire qu'elle sera assise sur des partis pris"[4:138]. En vrai "terroriste" de Paulhan, une pareille lecture professionnelle finira malheureusement par pervertir le rapport "naturel" de la théorie à la connaissance, en limitant cette dernière de manière artificielle et autoritaire. Face à cette risquée mise en avant de la théorie, il y a sans doute une alternative : soit rejet pur et simple de la théorie - ce qui conduirait à une lecture "impressionniste", soit son intégration à travers une sorte d'"oubli théorique" créateur, tel qu'il est détaillé par le même critique roumain : "Il n'y pas de recettes. Mais il est cependant sûr que l'intérêt porté à la théorie ne desservira pas les bons critiques qui sauront, chacun à sa façon et suivant les circonstances, à quel point l'oublier en écrivant" [4:143]. Ce serait, à ce qu'il paraît, l'une des seules possibilités d'approcher réellement le texte-objet selon le principe de "l'indétermination théorique" dont parle aussi Jean Starobinski.

Pour le discours critique, donc, même en matière de *méthode* ou *rapport à la théorie* - comme d'ailleurs dans le problème des problèmes : le sens -, tout se joue finalement à ce que l'on voit, ne fût-ce qu'en tant que retombées, dans *le rapprochement* ou *l'éloignement*. Bref, dans *la "distance"* qu'il observe face au texte à lire. S'il en est ainsi, pourquoi alors ne pas poser d'emblée le problème général de **la liberté de la Critique** face à l'oeuvre. Ce serait en même temps comprendre que porter son choix sur une pièce du dossier entraîne - preuve de la circularité de sa thématique - une métamorphose de l'ensemble : nous sommes partis du rapport que le discours critique entretient avec la théorie et sommes à nouveau arrivés à la mise en cause de sa "distance" par rapport au texte littéraire. Voilà pourquoi il est maintenant évident que tout en dépend : le sens que l'on en tire, la valeur de vérité dont on parle, le discours que l'on tient, tout sera inévitablement et à chaque fois fonction de cette "distance".

Il y a aussi des tentatives systématiques faisant état de cette même oscillation dans la "distance", présente sous diverses formes à chaque époque, sorte de "querelle des anciens et des modernes" toujours reprise. Par exemple, les deux paradigmes d'une "poétique sans frontières" proposés par Monica Spiridon [10:32]. D'une part, sur le modèle du pluralisme politique, *la liberté illimitée dans la lecture*, allant jusqu'à l'invention du texte à lire, comme d'ailleurs de son sens. Et, de l'autre, le paradigme "religieux" qui, rappelant à la Critique sa genèse dans l'herméneutique de l'Écriture Sainte, *limite la liberté de lecture* à ce qui est inscrit dans le texte. Un chapeau, somme toute, large et expressif, du côté de la poétique - renvoyant par ailleurs à une option épistémologique - pour coiffer une réalité toujours perçue en termes manichéens. C'est pourquoi il n'est pas sans nous rappeler la typologie textuelle de Paul Cornea, laquelle porte sur l'ensemble des textes, mais vise finalement une *typologie* pour ainsi dire exhaustive *de la lecture* qu'on en fait [5:92]. Pour ce qui concerne notre débat, le mouvement pendulaire évoqué ci-dessus en est un entre *se soumettre* et *s'imposer au texte à lire* et il reprend - il est vrai que de manière indirecte, mais à un niveau de généralité convenable - le même problème de **la liberté de la Critique** en un point qui vise **sa légitimité**, voire, à la limite, **son identité**. Il s'ensuit que, du point de vue métacritique, une réflexion de la Critique sur elle-même doit passer principalement, en capitalisant la vaste problématique déjà énoncée, par sa *relation à l'oeuvre*, quelles que soient les difficultés qui en résultent.

Posant son *trajet critique idéal* sous le signe d'une "autonomie relative" à deux moments qui incluent le passage d'une "dépendance aimante" à une "indépendance relative", Jean Starobinski espère, quant à lui, préserver dans *la différence* ce difficile "être-ensemble" des deux discours. Car "la perte de la relation" vécue comme une "perte de la différence" ne peut conduire, selon lui, qu'à la solitude : "le grand piège auquel le discours critique doit échapper"[11:27]. La métaphore conjugale qu'il utilise en ce sens focalise au mieux les risques encourus par le couple que doivent former - et forment, bon gré, mal gré - la Critique et la Littérature. Le risque "d'abord où l'être aimé n'est pas reconnu dans sa vérité, dans sa qualité de sujet indépendant et libre : il n'est que le support des projections, du désir amoureux qui le font autre qu'il n'est; celui, inverse, où l'amant s'annule dans la fascination et la soumission absolue à l'objet de son amour; celui enfin où l'amour ne porte pas sur la personne même, mais sur ses attendants et sur ses alentours (...)" [11:28].

En effet, telle une relation maritale, la relation du discours critique à l'oeuvre connaît des méprises de toutes sortes qui empêchent une réelle communication, possible cette dernière uniquement entre des parties ayant préservé leurs intégrités et identités respectives. Or, même si l'on préférerait partager la sérénité d'un pareil projet critique, tel n'est malheureusement pas le cas courant du "couple" en question. Comme on l'a vu, aussi bien comme "genre" que comme "discours", la Critique rencontre incontestablement et tourne inévitablement autour du même objet - le texte à lire, dont elle a à rendre compte.

Ce qui est, à notre sens, en cause dans tout cela - et ce serait là une première conclusion à ce qui précède - est justement cette *position seconde* du discours critique, ambiguïté de surcroît, voire aggravée, du fait de la *connaturalité des deux discours* en présence. Du coup, sa qualité seconde est vécue comme carrément *secondaire*, au point de devenir le label même du "genre". Or, par voie de conséquence, comme nous avertit Michel Charles, "les *discours secondaires* apparaîtront marqués d'une inscription culturelle profonde, traversés de *désirs* ou de *regrets* insoupçonnables" [3:21, n.s.]. Ce qui n'est, comme on le verra plus loin, ni indifférent ni négligeable.

Si, en outre, on revient un instant au problème de la méthode pour en tirer une deuxième conclusion, on se rend compte que le discours critique - qui assume déjà mal, nous le savons maintenant, sa secondarité - se trouve en fait toujours référé à un "tiers" : le discours scientifique, appelé aussi discours de la théorie ou tout simplement discours intellectuel. On comprend donc que rejeter ou incorporer, sous une forme ou une autre, *la théorie*, c'est déjà prendre position envers le "tiers". Il s'ensuit que, pris comme il est entre ces deux discours - le discours littéraire, son objet, d'une part et, de l'autre, sa référence obligée, le discours de la théorie en tant que genre prochain -, le discours critique n'est en fait qu'un *discours intermédiaire*.

"Tout se passe comme si le grand problème du *discours secondaire* était de *passer pour un autre*" [3:38, n.s.]. Outre la secondarité de tout discours critique, il est lieu de développer ici cette complexification due à sa qualité d'intermédiaire. Ni tout à fait un discours de fiction - mais tenu d'en parler et, par conséquent, enviant sa primarité, ni tout à fait un discours scientifique - mais rêvant de sa vérité, le discours critique aimerait donc "passer pour un autre". Pris entre ces deux discours dont la connaturalité est, on peut se l'imaginer, grandement fâcheuse, il a, à leur endroit, des revendications contradictoires qui sont, de surcroît, simultanées et indissociables. D'une part, sa condition même de *discours sur* un discours le rend foncièrement dépendant du discours littéraire dont il se

sert et auquel il voudrait pourtant s'imposer. Et, de l'autre, il a besoin de *la vérité du discours de la théorie*, même s'il ne l'admet pas volontiers, préférant par trop souvent feindre à son égard une indépendance qui prend, on l'a vu, de multiples visages. Voilà comment sous le mouvement pendulaire *se soumettre - s'imposer* on décèle en fait la volonté du discours critique ou bien de *s'imposer* ou bien de *s'en passer*. Autant dire que, même au niveau métacritique où le problème peut se poser en ces termes, **le discours critique** semble - d'entrée de jeu, ne l'oublions pas - **ambivalent**.

Pour interroger cette "*ambivalence*" générique, il est peut-être grand temps de reformuler la question du titre et se demander non plus "*Qu'est-ce que la critique?*", mais, même si d'un air quelque peu rhétorique, "*Comment va la critique?*" Parce que, de toute évidence, les préalables métacritiques conduisent à un seul constat: la "tension" dont vit au jour le jour le discours critique. Même dans ses heures de gloire - et elle en a connu pas mal ces dernières décennies -, la Critique ne se "porte" pas bien. La meilleure preuve en est l'immense dossier métacritique auquel on a affaire.

Ce signe d'inconfort, voire de "mal-être", nous amène donc à porter notre interrogation sur *ce qui ne va pas*, à l'interroger en ce point précis et douloureux, en sa condition différentielle même qui se laisse traduire, à ce que l'on a vu, par un mélange de *nostalgie* et d'*inquiétude*. Non, il va sans dire, pour porter sur elle un "regard clinique" - comme le vocabulaire utilisé par endroits pourrait le faire croire -, mais plutôt pour essayer de donner un sens, de trouver au moins un "parce que" à ce "pourquoi" visiblement lourd à porter. Ce ne serait qu'une façon, la nôtre, de répondre à la question du titre. Comprendre ce que veut dire "l'autonomie relative" dont rêve Jean Starobinski pour le statut de la Critique est, pensons-nous, à ce prix.

Voilà pourquoi, même s'il est trop tôt de l'affirmer de façon convaincante, nous le risquons afin de faire avancer notre démarche et tâcher de recueillir par la suite des arguments à l'appui de ce que n'est pour l'instant qu'un sentiment assez diffus, à savoir que **la liberté de la Critique** n'est ni limitée, ni illimitée, mais bien **dé-limitée**. À cela près que cette dé-limitation est à interroger non seulement *dans*, mais aussi *par delà* le contexte historique et culturel, notamment là où la "tension" qui la sous-tend a des chances de s'exprimer.

Et quel regard porter, donc, sur ce vécu que nous avons à bon escient "humanisé", quelle interprétation donner à notre constat, bref, comment approcher cette "tension" qui l'exprimerait sinon à travers **la psychanalyse**? C'est elle qui serait, à première vue selon nous, à même de guider pareille "interprétation de l'interprétation", décidée de voir ce qui se passe au

fond avec la Critique, ce qu'il y a en fait - cette fois-ci non pas *derrière* ou *par delà*, mais justement - dans sa "conscience" (ou inconscient!) de *discours secondaire* et *intermédiaire*. Et cela pour plusieurs raisons que nous nous contenterons dans ce qui suit de simplement énoncer.

D'abord, *la vocation herméneutique de la psychanalyse* qui en fait un instrument d'investigation privilégié pour tout ce qui concerne les productions psychiques ressortissant à la culture. Il s'agit, il va sans dire, d'une approche spécifique où, au même titre que l'art, la littérature, la science, la religion ou autres productions de l'esprit, la Critique est un *objet culturel*, donc, du point de vue de la psychanalyse, une "illusion". Il faudra, par conséquent, voir en quoi et comment la Critique est à son tour une "illusion", autrement dit, spécifier son fonctionnement différentiel permettant de lui assigner, sous cet angle aussi, une place distincte parmi les productions de l'esprit.

Deuxièmement, il est généralement admis que la psychanalyse s'attache à interpréter un ensemble de signes tenus de permettre l'accès à une *vérité* autrement *inaccessible*. Cela dit, dans les visées d'une telle approche psychanalytique, "l'analyse veut substituer à une conscience immédiate et dissimulante une conscience médiante et instruite par le principe de réalité" [9:43]. On a donc toutes les raisons d'espérer pouvoir se faire un guide de cet art d'interpréter institué comme "exercice du soupçon" (*ibidem*), soupçon que nous formulons à l'endroit de la Critique en tant que *position de lecture spécifique*. Et cela moins pour cibler "le soupçon proprement dit concernant les illusions de la conscience", comme le veut Paul Ricoeur, que surtout pour "continuer par la ruse du déchiffrement" [9:43]. Remarquons en passant, pour faire voir la richesse d'une telle interprétation, que l'alternative du discours critique, par exemple, *s'imposer - s'en passer*, dont on parlait tout à l'heure, traduit, en fait - du point de vue psychanalytique, où l'on transforme toujours, selon un procédé propre d'alchimie grammaticale, l'alternative en conjonction - son *ambivalence* et signale un *conflit* qu'on a tout intérêt à explorer.

En effet - et ce serait là notre troisième argument -, ce qui nous intéresse avant tout dans ce face à face Psychanalyse - Critique c'est la possibilité de nous servir d'un *modèle analogique psychanalytique* qui reste à construire et à "modeler" suivant les besoins de cette recherche, en mettant à profit, grâce à la plasticité

reconnue de la métapsychologie, la portée heuristique de l'analogie freudienne.

Cela dit, pour donner une réponse à la question initiale et aux interrogations de parcours, nous envisageons de poser la Critique en "objet" et la Psychanalyse en "moyen d'exploration", comme le disait Jean Starobinski, opérant par là un choix où objet et moyen ne peuvent que se conditionner mutuellement pour décider ensemble des développements que connaîtra cette approche, encore une fois, spécifique, de la Critique.

Sans entrer, pour l'instant, dans les détails du connaître *pour* la psychanalyse, d'abord, et du connaître *avec* la psychanalyse, par la suite, indispensables pour mettre en route un tel projet, il convient pourtant, pensons-nous, avant de mettre point à ces préliminaires, de faire quelques précisions de nature à démêler cet enchevêtrement par trop souvent fâcheux de plans, de perspectives et lectures intriquées, cet imbroglio d'interprétations où l'on a, en fait, affaire à un triple "lire".

Il s'agit, pour simplifier, d'interpréter avec la psychanalyse - laquelle est à même d'offrir un modèle analogique d'interprétation -, le fonctionnement d'un objet culturel spécifique, à savoir le discours critique, lequel est à son tour une interprétation du discours littéraire. Pas question donc, dans les visées de cette démarche, d'une rencontre méthodologique entre la psychanalyse - comme discours théorique ou modèle de lecture - et le texte littéraire, rencontre qui ne peut conduire qu'à un *discours critique psychanalytique* en tant qu'interprétation de la littérature au moyen de la psychanalyse. Comme notre enjeu déclaré est tout autre, notamment **approfondir la spécificité du discours critique en tant que discours secondaire et intermédiaire**, interpréter...l'interprétation serait en fin de compte un face à face de deux tentatives de connaître. D'une part, donc, *interpréter* - au sens de faire valoir le propre du connaître pour la psychanalyse. De l'autre, *l'interprétation* - à savoir la spécificité du connaître de la lecture critique aux prises aussi bien avec le texte à lire qu'avec la théorie. Autrement dit, le double aspect de "l'autonomie relative" que Jean Starobinski conseillait à la Critique. Somme toute, sa liberté, sa "vérité", voire son identité en question.

RÉFÉRENCES

- | | | | |
|----------------|--|------------------|--|
| 1. BARTHES, R. | <i>Essais critiques</i> , Paris, Ed. du Seuil, 1964. | 3. CHARLES, M. | <i>L'arbre et la source</i> , Paris, Ed. du Seuil, 1985 |
| 2. CHARLES, M. | <i>Rhétorique de la lecture</i> , Paris, Ed. du Seuil, 1977. | 4. CIOCARLIE, L. | <i>Critica teoriei și teoria criticii</i> [in] <i>Eseuri critice</i> , Timișoara, Editura Facla, 1983. |

5. CORNEA, P. *La dimension communautaire de la lecture*, dans "Euresis". Cahiers roumains de littérature, nr.1-2, 1996.
6. ETIEMBLE, R. *Littéraire(critique)*, dans *Encyclopaedia Universalis*, tome 13, Editeur à Paris, S.A., 1989.
7. MANOLESCU, N. *Posibilitatea criticii și a istoriei literare* [in] *Lecturi infidele*, București, Editura pentru literatură, 1966.
8. RICARDOU, JEAN, "Pour une lecture rétrospective" [in] *Revue des sciences humaines*, Paris, nr.177, 1980.
9. RICOEUR, P. *De l'interprétation. Essais sur Freud*, Paris, Editions du Seuil, 1965.
10. SPIRIDON, M. *Apărarea și ilustrarea criticii*, București, Editura Didactică și Pedagogică, 1996.
11. STAROBINSKI, J. *La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1970.